

L'autre côté de la clôture

par Frances Kremarik

« Bonjour, madame, je suis l'agent Benton Fraser de la Gendarmerie royale du Canada. Puis-je vous aider? » Cette phrase, entendue à maintes reprises à l'émission de télévision canadienne *Direction Sud*, a souvent fait sourire les téléspectateurs, en raison des efforts de cette « police montée » pour avoir des relations amicales avec les gens des quartiers mal famés de Chicago. Elle évoquait un sentiment de solidarité avec la collectivité et un esprit de bienveillance à l'égard de ses voisins, attitude qui est plutôt rare de nos jours. Aurions-nous complètement abandonné l'habitude de saluer amicalement notre voisin ou d'aller bavarder avec lui près de la clôture?

L'endroit où nous vivons et qui nous sommes influencent notre façon d'interagir avec nos voisins. Qui est plus susceptible de dire bonjour à quelqu'un, le père de famille de 50 ans qui habite un bungalow en

TSC Ce qu'il faut savoir sur la présente étude

Le présent article s'inspire des données de la composante transversale de l'Enquête nationale sur la santé de la population (ENSP) de 1996-1997. Dans le cadre de cette enquête, près de 82 000 personnes ont répondu à des questions détaillées portant notamment sur l'état de santé, le recours aux services de santé, les limitations d'activités, l'utilisation de médicaments, la prise de risques, ainsi que le bien-être mental et psychologique. Dans la composante axée sur le bien-être, on a interrogé les répondants sur la portée de leur soutien social, qui a été évalué en fonction de la fréquence de leurs rapports avec d'autres gens (enfants d'âge adulte, famille, amis, voisins) et des établissements communautaires tels que les organismes bénévoles et les édifices consacrés au culte. La présente étude s'inspire des renseignements obtenus auprès de 66 500 répondants de 20 ans et plus, représentant 21 millions de Canadiens d'âge adulte, et traite de la fréquence de leurs rapports avec leurs voisins.

Rapports ou interactions : le répondant s'est entretenu avec un voisin au moins une fois au cours des 12 mois précédents, soit en personne, soit au téléphone. Les rapports peuvent comprendre des activités sociales, mais pas les gestes de la main. Les *rapports soutenus* sont ceux qui ont lieu au moins une fois par semaine (incluant ceux ayant lieu chaque jour). Un répondant qui déclare ne pas avoir eu de rapports durant la dernière année, ne serait-ce qu'une fois, est dans la catégorie des personnes qui n'ont « aucun rapport » avec leurs voisins.

Dans cet article, nous avons procédé à une analyse de régression exploratoire afin d'estimer l'importance relative des variables à l'étude (type de logement, structure familiale, etc.). Ainsi, les facteurs qui n'ont pas été signalés selon les variables démographiques et socioéconomiques de l'enquête ne peuvent constituer d'importantes variables explicatives d'interaction.

banlieue ou la femme dans la vingtaine qui partage un appartement au centre-ville avec des colocataires? De nombreux géographes croient que l'architecture domiciliaire a des incidences directes sur notre manière

d'interagir avec nos voisins. Jadis, quand la véranda donnait sur la rue, les gens avaient tendance à s'y asseoir et à jaser avec les voisins qui passaient. Aujourd'hui, le garage attenant à la maison, surtout s'il est muni d'un

Malgré les efforts déployés au cours des dernières décennies, les experts ne sont pas vraiment parvenus à formuler une définition qui englobe tous les aspects d'un quartier. Par conséquent, il est difficile d'en définir les limites. En général, il s'agit d'un district situé dans une zone urbaine, qui comprend généralement une sous-culture bien distincte à laquelle se conforment une majorité de résidents¹. Plus particulièrement, les quartiers sont des secteurs fonctionnels où les résidents peuvent s'intéresser aux attitudes, aux modes de vie et aux établissements (p. ex. les bibliothèques publiques ou les édifices consacrés au culte) qui font partie de la localité². Un quartier peut s'organiser de trois façons différentes :

- 1) le quartier social, qui est formé des rues avoisinantes;
- 2) le quartier homogène, qui se compose d'un groupe de résidences de qualité semblable, comme un lotissement;
- 3) le quartier unitaire, qui comprend aussi les activités commerciales et sociales comme les magasins et les écoles³.

Il est difficile de s'entendre sur les limites d'un quartier puisqu'elles sont fondées sur un certain nombre de conditions que l'on peut très fortement interpréter plutôt que sur un ensemble convenu de paramètres. La principale raison est que le quartier a une existence non seulement physique, mais également psychologique : son existence physique est définie par des limites spatiales comme les routes ou les rivières, tandis que ses limites psychologiques sont délimitées selon les interactions sociales⁴. Ainsi, le quartier où vit une personne peut

comprendre chaque maison de la même rue sur la longueur d'un îlot, alors que celui d'une autre personne peut comprendre sa rue et la rue suivante sur une longueur de trois îlots. Les personnes vivant dans des secteurs d'immeubles d'appartements ou de maisons en rangée peuvent considérer que leur quartier englobe chaque immeuble de l'ensemble ou simplement leur immeuble. Ainsi, le « quartier » est un concept dont la définition varie d'une personne à l'autre. De plus, le quartier est de nature dynamique et, en général, ses limites changent au fil des ans.

Que le « quartier » soit considéré comme un phénomène urbain n'empêche pas les résidents ruraux d'avoir des voisins. Certains d'entre eux soutiendraient même qu'ils vivent dans des quartiers. Il reste que les travaux cités sont axés sur l'habitat urbain.

1. R. J. Johnston, D. Gregory et D. M. Smith, *The Dictionary of Human Geography*, publié sous la direction de D. M. Smith, 3^e édition, Oxford, Blackwell, 1994, p. 409.
2. T. A. Hartshorn, *Interpreting the City: An Urban Geography*, 2^e édition, Toronto, John Wiley and Sons, 1992, p. 247.
3. K. D. Harries et R.E. Norris. *Human Geography: Culture, Interaction and Economy*, Toronto, Merrill Publishing, 1986, p. 156.
4. L. J. King et R.G. Golledge, *Cities, Space, and Behaviour: The Elements of Urban Geography*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1978, p. 248.

ouvre-porte électrique, permet aux gens de sortir de la voiture et souvent, d'entrer directement chez eux sans échanger avec leurs voisins. Dans les logements composés d'unités multiples, si l'architecture ne met pas au premier plan une aire commune, comme un grand salon ou un terrain de jeu, il est difficile que les gens se rencontrent et établissent entre eux des rapports sociaux.

À partir des données tirées de l'Enquête nationale sur la santé de la population (ENSP) de 1996-1997, nous cherchons, dans le présent article, à savoir si nous parlons à nos

voisins et à quelle fréquence. L'accent est mis sur le rôle que peuvent jouer le type de logement, le cycle de vie d'une famille ainsi que le lieu de résidence dans les interactions entre les résidents du quartier¹.

La transformation des quartiers a changé l'interaction sociale

L'avènement de l'automobile, conjugué aux nouvelles technologies de construction, a transformé les paysages urbains du Canada au XX^e siècle. Au début du XIX^e siècle, la plupart des résidents urbains vivaient dans des immeubles d'appartements de moins de cinq étages, dans des maisons en

rangée, dans des maisons unifamiliales ou des habitations jumelées. À une époque où les principaux moyens de transport étaient le tramway électrique ou à traction chevaline, et tout simplement la marche, les citadins

1. Des études antérieures portant sur les rapports des gens avec d'autres résidents du quartier font ressortir l'importance que revêtent le type de logement qu'une personne occupe, la durée de résidence à cette adresse ainsi que la proximité des membres de la famille dans le quartier. La présente étude peut seulement confirmer l'importance du premier facteur, puisque l'Enquête nationale sur la santé de la population ne fournit pas de données sur les autres variables.

avaient tendance à habiter près de leur lieu de travail afin de réduire le temps de déplacement². La prolifération de l'automobile après la Seconde Guerre mondiale a permis aux gens de s'établir à la périphérie de la ville et de profiter de certains attraits de la « vie campagnarde » sans pour autant allonger leur temps de déplacement. Ce changement a joué un rôle décisif dans l'élargissement du territoire urbain, souvent sans la croissance démographique qui y correspondait.

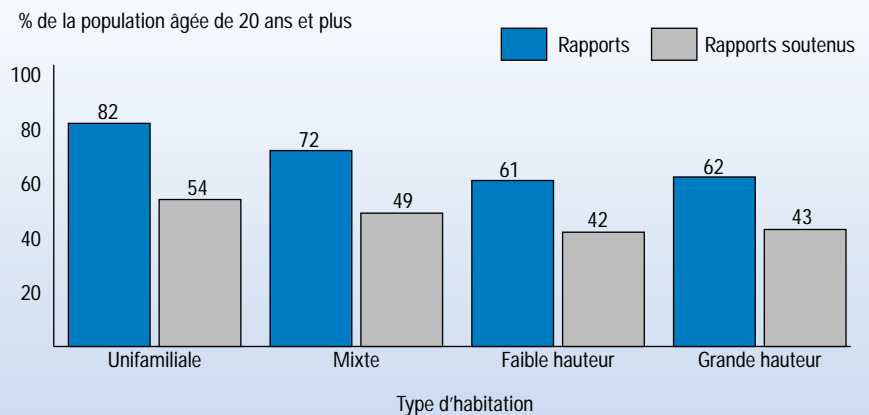
Entre-temps, les progrès technologiques ont permis la construction d'immeubles plus hauts. Au départ, l'objectif était de construire d'autres édifices à bureaux sur les terrains dispendieux du centre-ville, mais après la Seconde Guerre mondiale, il est devenu courant de bâtir aussi des tours d'habitation. Ces nouvelles technologies ont permis de concevoir des banlieues où s'étalent des maisons unifamiliales de faible densité, ainsi que des noyaux urbains où se dressent des immeubles d'appartements à plusieurs étages de forte densité.

Les interactions sont plus courantes entre les résidents d'un quartier qui vivent dans des maisons

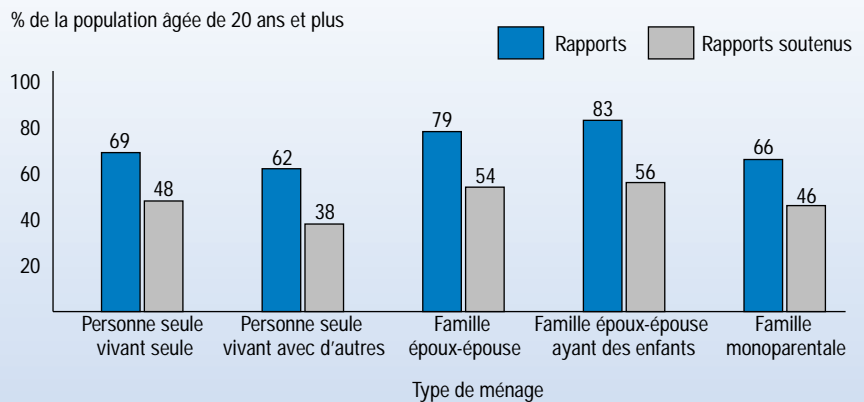
En 1996-1997, les trois quarts des Canadiens de 20 ans et plus avaient certains rapports avec leurs voisins, que ce soit en personne, au téléphone ou dans le cadre d'activités sociales. Un peu plus de la moitié avaient des rapports soutenus, c'est-à-dire certains rapports au moins une fois par semaine.

2. Même s'il existait un centre-ville bien établi, les règlements régissant l'aménagement du territoire n'étaient pas la norme avant le début du XX^e siècle; par conséquent, les quartiers avaient souvent une vocation commerciale aussi bien que résidentielle. H.L. Leung, *Land Use Planning Made Plain*, Toronto, Ronald P. Frye and Co, 1989, p. 217 et 218.

TSC Les personnes vivant dans des maisons unifamiliales...

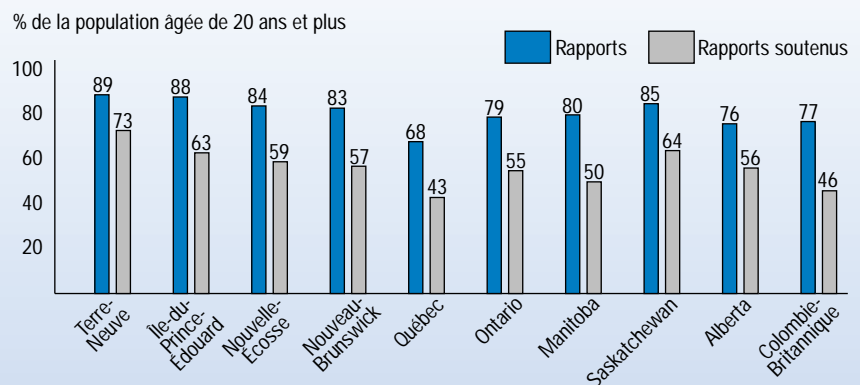


... et les familles époux-épouse ont plus de rapports avec leurs voisins



Source : Statistique Canada, Enquête nationale sur la santé de la population de 1996-1997.

TSC Les résidents des provinces de l'Atlantique sont ceux qui parlent le plus souvent à leurs voisins



Source : Statistique Canada, Enquête nationale sur la santé de la population de 1996-1997.

Les personnes les plus susceptibles d'avoir des rapports sont celles qui habitent dans des maisons unifamiliales. Environ 82 % de ces personnes disent avoir à tout le moins certains rapports avec leurs voisins, comparativement à moins de 62 % de celles qui résident dans un appartement. Entre ces deux extrêmes, on trouve les occupants de logements mixtes (duplex, maisons jumelées, maisons en rangée ou maisons groupées), dont 72 % ont certains rapports avec d'autres résidents du quartier.

Non seulement les rapports, mais aussi la fréquence de ceux-ci diffèrent selon le type de logement. Par exemple, plus de la moitié des résidents des maisons unifamiliales ont des rapports soutenus, alors que seulement 42 % des résidents d'un immeuble d'appartements s'arrêtent pour bavarder avec leurs voisins au moins une fois par semaine.

Comme le type de logement que les gens choisissent dépend de leurs moyens, le revenu pourrait influencer sur les niveaux d'interaction entre les résidents du quartier. Les données révèlent qu'à peu près les trois quarts des gens faisant partie de chacun des quatre quintiles de revenu supérieurs ont à tout le moins certains rapports, mais que ce taux descend à 59 % dans le quintile de revenu inférieur. On observe la même tendance pour les rapports soutenus : environ la moitié des répondants des quatre quintiles de revenu intermédiaires et supérieurs disent avoir au moins des rapports hebdomadaires avec leurs voisins, alors que c'est le cas d'une proportion beaucoup moindre (41 %) des répondants du quintile inférieur. Toutefois, lorsque le genre d'habitation est lié au revenu, la tendance n'est pas aussi claire. Les répondants du quintile de revenu le plus bas vivant dans des maisons unifamiliales ou mixtes continuent d'afficher des taux de rapport inférieurs. Par contre, les différences entre les quintiles de revenu étaient faibles pour ce qui est des

résidents d'immeubles d'appartements de faible hauteur, tandis qu'elles disparaissent dans le cas des résidents de tours d'habitation. Cette constatation pourrait témoigner de l'influence de l'architecture domiciliaire, et peut-être des conséquences du mode de vie choisi par les Canadiens à revenu supérieur.

Les familles entretiennent de meilleures relations entre voisins

Les voisins constituent un réseau de soutien social complémentaire à celui des amis et de la famille. Motivés au départ par la proximité géographique plutôt que par des intérêts communs³, les rapports de bon voisinage sont une garantie d'aide et de sécurité. Par exemple, une famille peut partir pour la fin de semaine, sachant qu'un voisin surveillera sa maison, ou une mère peut demander au couple âgé d'à côté de garder son bébé pendant qu'elle se rend à l'école chercher son enfant malade.

Les données sur la structure du ménage portent certainement à croire que les gens ayant un plus grand besoin de soutien social ont des rapports plus fréquents avec leurs voisins. Ce sont les familles biparentales ayant des enfants et les familles formées de deux conjoints seulement qui affichent les taux les plus élevés de rapport avec leurs voisins (83 % et 79 % respectivement). Une personne seule vivant avec d'autres personnes est moins portée à avoir des rapports (62 %). Entre ces deux extrêmes, on trouve les personnes qui vivent seules (69 %) et les parents seuls (66 %).

Le plus souvent, l'âge d'une personne a peu d'importance sur la fréquence de ses rapports avec ses voisins. Par contre, les gens dans la vingtaine affichent le plus faible taux d'interaction avec leurs voisins (65 %), ainsi que le taux le plus bas de rapports soutenus (39 %). Par contre, les gens tendent à être plus amicaux une fois qu'ils atteignent la soixantaine. En effet, 82 % d'entre eux entretiennent

certaines rapports, tandis qu'environ 62 % ont des rapports soutenus. Lorsqu'on tient compte du sexe et de l'âge, il n'existe aucune différence significative en ce qui a trait au niveau d'interaction chez les hommes et les femmes.

Le fait que le taux de rapport entre les jeunes Canadiens soit plus faible ne reflète sans doute pas un comportement « antisocial », mais témoigne plutôt du stade où ils en sont dans leur vie. Beaucoup de gens dans la vingtaine sont des étudiants ou commencent à peine à démarrer leur carrière, et ils sont souvent appelés à changer de résidence. Sachant qu'ils ne sont que des résidents temporaires, ils ne ressentent peut-être pas autant le besoin, ou même l'envie, d'échanger avec leurs voisins. De plus, les jeunes peuvent avoir des heures inhabituelles, qui limitent même la possibilité de rencontrer les voisins. De même, parce que les Canadiens dans la soixantaine sont souvent de nouveaux retraités et qu'ils passent plus de temps à la maison, ils sont plus susceptibles de rencontrer leurs voisins.

Les Terre-Neuviens ont les taux de rapport les plus élevés

Le lieu de résidence d'une personne a également une influence sur les rapports de bon voisinage. Alors que 75 % des résidents urbains ont certains rapports avec leurs voisins, c'est le cas de plus de 80 % des résidents ruraux. En outre, les résidents ruraux sont plus susceptibles (56 %) que les résidents urbains (50 %) d'avoir des rapports soutenus avec leurs voisins.

De toutes les provinces, c'est à Terre-Neuve que les habitants sont les plus amicaux : 89 % ont à tout le

3. J.A. Jakle, S. Brunn et C.C. Roseman, *Human Spatial Behaviour: A Social Geography*, Prospect Heights, Waveland Press, 1976, p. 49 et 54.

moins certains rapports avec leurs voisins, tandis que 73 % ont des rapports hebdomadaires et plus de 43 %, des rapports quotidiens. Les taux les plus bas reviennent aux Québécois, parmi lesquels seulement 66 % ont des rapports quelconques, bien que 43 % parlent à leurs voisins au moins une fois par semaine.

D'autres facteurs sociaux peuvent certainement intervenir dans les tendances personnelles à entretenir de bons rapports avec les voisins. Par exemple, il est évident que les personnes occupant la même maison depuis longtemps connaissent davantage leurs voisins qu'un nouveau venu dans le quartier. Les données du Recensement de 1996 semblent indiquer que les taux de rapport à l'échelon des provinces pourraient expliquer cet effet d'« enracinement ». Environ les deux tiers ou plus des habitants de l'est du Canada vivent dans la même maison qu'ils occupaient cinq ans auparavant, tandis que cette proportion était de 50 % ou moins en Alberta et en Colombie-Britannique.

Le même genre de raisonnement peut sans doute expliquer l'importance du statut d'immigrant. Les nouveaux immigrants sont peut-être moins disposés à échanger avec leurs voisins avant de mieux connaître les normes sociales canadiennes ainsi que les attentes. En effet, les immigrants qui vivent au Canada depuis moins de 10 ans ont un niveau de rapport avec leurs voisins (65 %) qui est sensiblement inférieur à celui des personnes nées au Canada (77 %) et des immigrants qui vivent au pays depuis plus de 10 ans (75 %).

Comme les églises, les temples et les synagogues font souvent partie intégrante d'un quartier, la présence d'une personne aux services religieux favorise le développement de liens sociaux en améliorant les rapports qu'elle entretient régulièrement avec d'autres membres de la collectivité.

Cette familiarité s'exprime alors par d'autres interactions, hors du cadre religieux, qui peuvent s'étendre à des voisins n'étant pas de la même confession. Les données de l'ENSP révèlent que plus souvent les gens assistent aux services religieux, plus ils ont des rapports avec leurs voisins, et plus les rapports se développent au jour le jour. On observe cette tendance dans tous les groupes d'âge.

Résumé

Nous ne savons pas si, en tant que Canadiens, nous sommes d'aussi bons voisins que nous croyons l'avoir été autrefois. Toutefois, il est certain que plusieurs facteurs influant sur l'interaction sociale dans le quartier ont changé. La société est manifestement plus mobile : les attaches à notre quartier ne sont peut-être pas aussi fortes parce que nous n'y vivons pas depuis une période significative et que nos logements sont plus autonomes.

Il ressort de la présente étude que les Canadiens, surtout les familles

époux-épouses, entretiennent des rapports avec leurs voisins, mais que l'importance et la fréquence de ceux-ci sont fortement tributaires de leur type d'habitation. Les résidents d'un appartement sont de moins bons voisins que les gens qui vivent dans des maisons unifamiliales ou des logements mixtes. Il se construit encore des immeubles d'appartements dans les zones urbaines parce que les coûts fonciers y sont élevés et que les mandats de planification mettent l'accent sur les logements mixtes. La province de résidence est un autre facteur d'une grande influence. Par exemple, les habitants de l'est du Canada, en particulier les Terre-Neuviens, sont les meilleurs voisins au pays.



Frances Kremarik est analyste à la Division des statistiques sociales, du logement et des familles de Statistique Canada.

La publication

Tendances sociales canadiennes

Vous en servez-vous pour vos affaires?
Depuis combien de temps la lisez-vous?

NOUS AIMERIONS AVOIR DE VOS NOUVELLES.



Prière d'envoyer vos commentaires à la :

Rédactrice en chef

TENDANCES SOCIALES CANADIENNES

7^e étage, immeuble Jean-Talon

Statistique Canada

Ottawa (Ontario)

K1A 0T6

Télécopieur : (613) 951-0387

Internet (courrier électronique) : cstsc@statcan.ca